Hommage de l'auteur

BIOGRAPHY

Revue Mensuelle Illustrée

ÉDITION DE LUXE

7me Année - N° 10

Octobre 1933

"Les Maîtres du Passé"

Les Biographies Médicales

Notes pour servir à l'histoire de la Médecine et des Grands Médecins

Commencées par P. BUSQUET et A. GILBERT

Charles SÉDILLOT

(1804-1883)

par le Dr de FOURMESTRAUX

Membre correspondant national de la Société de Chirurgie

Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Chartres

Dans la vie des hommes qui ont marqué leur passage d'un trait de lumière durable, recueillons pieusement, pour l'enseignement de la postérité, jusqu'aux moindres paroles, aux moindres actes propres à faire connaître les aiguillons de leur grande âme.

PASTEUR

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIERE ET FILS

19, Rue Hautefeuille

Déjà paru :

1927 - Biographies ALIBERT, DOUBLE, CHAUSSIER, BROUSSAIS (1re et 2e parties) LAENNEC, CORVISART, BOURDOIS de LA MOTTE, DUMÉRIL, DESGENETTES (1re et 2e parties), ESQUIROL.

1928 - Biographies PINEL (1re et 2e parties), PARISET, ORFILA, PORTAL (1re et 2e parties), De JUSSIEU Le ROUX des TILLETS, BOURRU, HALLÉ, RÉCAMIER, ROYER-COLLARD.

1929 - Biographies DUPUYTREN (1re et 2e parties), BICHAT, CUVIER, LARREY (1re et 2e parties), TESSIER, FOUQUIER, PERCY (1re et 2e parties) BOYER, BECLARD.

1930 - Les Maîtres d'Aujourd'hui : CLEMENCEAU, ACHARD, HAYEM, RICHER

Les Maîtres du Passé : RICHERAND, PIORRY (1re et 2e parties), DUBOIS (1re et 2e parties), BERTHELOT (1re et 2e parties), ROUX.

1931 - Les Maîtres d'Aujourd'hui : POUCHET, CALMETTE (1re et 2e parties), BAZY (1re partie).

Les Maîtres du Passé : BOUILLAUD, TROUSSEAU (1re et 2e parties), VELPEAU (1re et 2e parties), ROBIN, JOBERT, RAYER.

1932 - Les Maîtres d'Aujourd'hui : BAZY (2e partie), RICHET (1re et 2e parties), VINCENT (1re et 2e parties).

Les Maîtres du Passé : CULLERIER, CHAPTAL, LITTRÉ (1re et 2e parties) BAUDENS, BERNARD (1re et 2e parties).

1933 - Les Maîtres d'Aujourd'hui : MARFAN (1re et 2e parties).
Les Maîtres du Passé : DECHAMBRE, MALGAIGNE, SAPPEY, PIDOUX, VILLERMÉ, LOUIS, CLOQUET.

ABONNEMENTS

Edition ordinaire	France et Colonies. . .	24 fr
	Belgique.	28 »
	Autres pays.	32 »
Edition de luxe sur Lafuma pur fil	France et Colonies. . .	50 fr.
	Belgique.	55 »
	Autres pays.	65 »

Les Biographies Médicales paraissent en 2 éditions :

Une édition ordinaire,
Une édition de luxe à tirage limité

Charles SÉDILLOT

(1804-1883)

Membre de l'Académie de Médecine,
Membre de l'Académie des Sciences,
Professeur de clinique Chirurgicale à la Faculté de Médecine de Strasbourg.

Charles-Emmanuel SÉDILLOT naquit à Paris le 18 Septembre 1804. Il était le fils de l'orientaliste Sédillot et petit-fils d'un notaire du Roi.

Deux Décembre 1804, le Sacre ; deux Décembre 1805, Austerlitz. La victoire enchaînée à la hampe des aigles.

Dix années sanglantes, de gloire, de splendeur, de misère...

La famille de Sédillot était originaire d'Auvergne, et comptait des médecins qui exercèrent à Clermont. Ils eurent une réputation locale très grande. Elle ne dépassa pas toutefois les horizons que bornent les monts du Cantal et du Puy-de-Dôme, et les claires vallées que tracent la Sioule et l'Allier. Il est difficile de savoir ce qui détermina chez lui le désir d'être un médecin et un soldat; une hérédité lointaine paraît avoir joué là, comme bien souvent, un rôle réel, et puis que devait être l'état d'âme des écoliers qui vivaient dans l'ambiance de la grande épopée, tandis que, de l'Espagne à la Vistule, les soldats de l'Empereur imposaient la volonté du Maître.

Evoquer la mémoire de Sédillot, c'est retracer une partie de l'histoire du Service de Santé aux Armées.

Sur les bancs du collège, sous l'Empire et la Restauration, il vécut sous quatre régimes : Charles X, Louis-Philippe, la deuxième République et Napoléon III. Il mourut alors que la troisième République était dans sa treizième année.

L'indépendance de son caractère, la conscience justifiée de sa propre valeur, l'horreur de l'injustice lui rendirent parfois pénibles les disciplines étroites; il n'en est pas moins vrai que sa vie est intimement liée à celle de la chirurgie militaire, dont il fut sans aucun doute le représentant le plus illustre dans la période qui

s'étend de 1825 à 1870. Si son existence n'eut pas le caractère de grandeur épique de ses prédécesseurs immédiats, Percy et Larrey, soldats sans peur et médecins sans reproche, dont la figure égale et dépasse celle des maréchaux de l'Empire, il a laissé une œuvre scientifique de beaucoup supérieure à la leur.

Elève brillant au lycée, où il fut le camarade de Saint-Marc Girardin dont il resta l'ami ; comme tous les gens de sa génération il fit d'excellentes études. Nous en retrouverons l'empreinte dans l'ensemble de son œuvre. La phrase chez lui, parfois longue, quelque peu solennelle, émaillée de citations grecques et latines, a une belle tournure classique, et quand il emploie un néologisme pour désigner une intervention ou un fait nouveau, c'est aux pures sources helléniques qu'il ira chercher le terme générique qu'il trouve convenable.

En pleine activité chirurgicale, en 1849, il donne le nom de gastrostomie à la création d'une bouche gastrique pour remédier aux rétrécissements de l'œsophage ; et au soir de sa vie il propose à l'Académie des Sciences d'adopter le nom de microbe pour désigner les infiniments petits qu'avait découverts le génie de Pasteur.

En 1821, il se fait inscrire à la Faculté de Médecine de Paris.

Il fallait pour celà un certificat de civisme. Nous en avons retrouvé l'extrait dans les Archives du Ministère de la Guerre, il est ainsi conçu :

« A la mairie du douzième arrondissement, l'officier d'état civil, le 9 Novembre 1821, déclare que Messieurs Aubert Barthélemy, propriétaire rue de l'Enfer-Saint-Michel, et Giraudet Philibert, conseiller honoraire à la cour Royale, demeurant rue des Fossés-Saint-Victor, certifient connaître Charles Sédillot, demeurant chez son père, impasse Saint-Dominique d'Enfer N° 4. Ils affirment qu'il est de bonne vie et mœurs, que sa conduite est irréprochable et qu'il n'a pas cessé de donner des preuves non équivoques de son attachement au gouvernement royal. »

Il est difficile de savoir quels étaient les sentiments réels de l'étudiant de 19 ans qui comparaissait devant l'officier d'état civil ; mais en cette fin d'année 1821, sous le dernier ministère de Villèle, tandis que les troupes de France, allaient quelques mois plus tard,

se battre en Espagne, sous la cocarde blanche, il était indispensable d'avoir un certificat de bonne vie et mœurs dûment établi.

Larrey et Percy avaient dû, quelques années auparavant, se faire établir un certificat de civisme devant la municipalité la plus proche de leur cantonnement aux armées, pour affirmer devant le conseil de Santé de la Convention la pureté de leurs sentiments républicains...

Externe des Hôpitaux à la fin de sa première année de médecine, Sédillot entra deux ans plus tard au Val-de-Grâce, en 1824.

Candidat à l'internat l'année suivante, il ne fut pas reçu.

Il semble du reste qu'il n'ait pu terminer son concours, car la promotion, qui ne compte que 19 élus, date du 14 Décembre 1825, et le 19 Novembre de cette même année, il était envoyé à Metz comme sous-aide major à l'Hôpital d'instruction. Il ne devait plus quitter l'armée qu'à sa retraite en 1869, après trente-cinq années de labeur fécond.

Il entrait dans les cadres de la médecine militaire à une époque où le service de santé qui avait connu des jours glorieux, vivait en tutelle et fonctionnait dans des conditions qui durent souvent paraître pénibles à cet homme qui dans la vie ne connut jamais les voies obliques [1].

Par sa haute valeur scientifique, le rayonnement des travaux de l'Ecole de Strasbourg, il apporta à la médecine militaire un appui considérable et contribua à la restitution de son autonomie relative en 1882.

En 1826, il rentre au Val-de-Grâce où sévissait Broussais. Il semble, du reste, qu'encore que placé sous ses ordres directs, il ne portera à l'enseignement scholastique de ce dernier qu'une attention relative. Sédillot, classique à l'esprit lucide, était trop épris de l'amour des idées claires, des réalités objectives pour admettre,

(1) L'ordonnance royale de 1778, avait laissé au corps de santé une autonomie relative. La convention victorieuse avec les cadres de l'armée royale, l'avait maintenue par les décrets lois de 1792 et 1793. L'autonomie du service de santé supprimée le 3 floréal de l'an IV, ne fut rétablie que le 14 mars 1882.

comme la plupart de ses contemporains, le fatras romantique et obscur du créateur de la médecine physiologique.

Il se réfugie dans l'étude de l'anatomie. Cette tendance à la précision objective, cette horreur des faits abstraits, des expressions confuses, cet amour de la lumière on le retrouvera toujours dans l'ensemble de son œuvre. Au laboratoire, à l'amphithéâtre, il prépare pendant de longs mois une thèse sur le trajet et la physiologie du nerf pneumogastrique, qui, au moins en ce qui concerne sa partie anatomique, reste remarquable encore à l'heure actuelle.

En 1829, il fait comme démonstrateur au Val-de-Grâce un cours de médecine opératoire et un cours libre d'anatomie à la Faculté.

Il a 25 ans. En 1830, quelques mois après les journées de Juillet, éclata l'insurrection de Pologne ; elle dura un an, de Novembre 1830 à Septembre 1831. Elle est trop intimement liée à l'histoire de notre pays pour que nous puissions l'oublier.

A l'appel de Stanislas Ostrowski, qui le 20 Décembre 1830, levait le drapeau de la révolte en déclarant que si son pays devait succomber sous les ruines de ses villes et les cadavres de ses défenseurs, il mettrait à couvert les libertés de l'Europe menacée. La Pologne combattit avec héroïsme mais la lutte était inégale. Dieu était trop haut, et la France trop loin. Il n'en est pas moins vrai, qu'en immobilisant pendant une année les troupes russes, elle empêcha le conflit général et sauva la liberté Belge. La nouvelle de l'insurrection polonaise fut accueillie avec enthousiasme à Paris, et nombre de jeunes libéraux se joignirent aux insurgés, espérant que leur geste déterminerait l'intervention active du gouvernement de Juillet.

Guyon, Sédillot, Malgaigne obtinrent l'autorisation de partir.

Nous avons retrouvé dans les papiers de la famille Sédillot, qu'a bien voulu nous communiquer le petit-fils du Maître de Strasbourg, notre ami le docteur Charles Sédillot, glorieux blessé de la grande guerre, un cahier de notes, froissé, maculé, taché de boue ; c'est le carnet de route de l'aide-major de 26 ans qui venait apporter aux troupes de Pologne le secours de son talent et de sa jeune énergie.

Fig. 69. — Ch. SÉDILLOT en 1869
à l'époque où il venait d'être nommé médecin inspecteur.

La tragédie dura un an : décembre 1830, c'est le manifeste d'Ostrowski, septembre 1831, l'ordre Russe régnait dans Varsovie....

Chirurgien de la sixième ambulance de campagne, il vécut quelques mois pénibles et à diverses reprises il fut exposé à des dangers réels. En Juin il perd contact avec les troupes Polonaises qui reculent, sous le feu de l'ennemi. Je me trouve, écrit-il, au milieu d'une grêle de projectiles et de boulets, et après m'être placé derrière un gros arbre, j'observe combien il est curieux de voir chacun s'incliner et baisser la tête à chaque décharge. Il opère sur le champ de bataille, en pleine action, dans des conditions précaires, amputations et désarticulations... Que devaient être ces opérations effarantes sans anesthésie générale ?...

Il guérit cependant quelques-uns de ses blessés. Il opérait vite et se lavait les mains, ce qui alors était loin d'être la règle. Aux misères de la lutte s'ajouta le choléra qui sévit à la fois dans le camp russe et dans le camp polonais.

Sédillot suivit les troupes de Pologne jusqu'aux derniers combats, et nous avons retrouvé, griffonnées sur son journal de campagne, des notes qui précisent son état d'âme : « Les cosaques proches, dit-il, ne m'ont nullement incommodé ; mais un mal de gorge intense et piquant m'a fait une guerre acharnée. - Sochazew, 10 heures du soir, mercredi 3 Août 1831... »

Le 15 Août, l'armée est refoulée après un dernier et sanglant combat. Le 17 Août, tandis que les troupes reculent sous les murs de Varsovie, les destinées de la Pologne s'accomplissent.

La Révolution de 1830, les convulsions de 1860 devaient encore l'ensanglanter. Seule nation d'Europe qui jamais ne fut en guerre avec la France, il était dans sa destinée tragigue de devoir attendre la libération de 1918 pour devenir à nouveau un grand pays.

Rentré à Paris à la fin de 1831, après l'aventure polonaise, Sédillot se remit au travail et se présente à l'agrégation en 1832 [1], dans cette année tragique où le choléra sévissait avec une extrême gravité dans Paris qui avait un aspect lugubre. Sa préparation avait

(1) Le concours supprimé sous Charles X, par les ordonnances de décembre 1822 et février 1823, fut rétabli par réglement d'Administration publique à la date du 8 novembre 1830.

été hâtive, il avait 26 ans et était candidat militaire. Sa thèse sur la phlébite traumatique paraît du reste avoir été faite rapidement. Il échoue en même temps qu'un de ses concurrents qui avait abandonné la médecine de campagne pour affronter les dures épreuves des concours et qui s'appelait Ricord, et que son camarade du Val-de-Grâce Malgaigne. Trois années plus tard il est nommé avec un jury que présidait Cloquet et où siégeaient Marjolin, Gerdy, Blandin et Roux. Il arrive en tête de liste et derrière lui se classent Lenoir, Larrey, Malgaigne. Sa thèse d'agrégation : *« Quelles sont les différentes méthodes de traitement des plaies, quels sont les différents modes de consolidation »*, est courte, mais d'une extrême précision. Il semble que dans ce travail il ait eu la prescience de la notion d'infection. N'écrit-il pas, en parlant de l'évolution des pertes de substance traumatiques : « L'influence de l'air est encore plus marquée à l'armée où les soldats ont quelquefois à peine le toit d'une grange ou d'un hangar pour s'abriter et où les blessures les plus graves guérissent avec une merveilleuse rapidité, alors qu'à l'Hôtel-Dieu de Paris, les plus petites plaies entraînent souvent une terminaison fatale ». Ce qu'il n'ajoutait pas, c'est que les faits qu'il mettait en évidence étaient déjà le résultat de sa pratique. Extrêmement soigné de sa personne, méticuleusement propre, Sédillot ne touchait jamais une plaie opératoire avec ses mains ; il opérait à bout de pinces, et faisait de l'asepsie sans le savoir.

Ce fut là le secret de sa constante réussite, et des succès brillants qu'il eut plus tard à Strasbourg, en même temps que Bœckel et Kœberlé, tandis qu'à Paris, la mortalité opératoire des chirurgiens anatomo-pathologistes, contemporains et élèves de Dupuytren, qui sortaient de l'amphithéâtre d'autopsie pour rentrer dans leur salle d'opération, restait effroyable.

A ce concours de 1835 avaient été nommés deux candidats issus comme lui du Val-de-Grâce, Larrey et Malgaigne. Il entretînt avec le premier des relations amicales qui durèrent toute sa vie.

Nous avons retrouvé dans le vieil hôpital d'instruction militaire une partie de la correspondance qui s'échangea pendant quarante

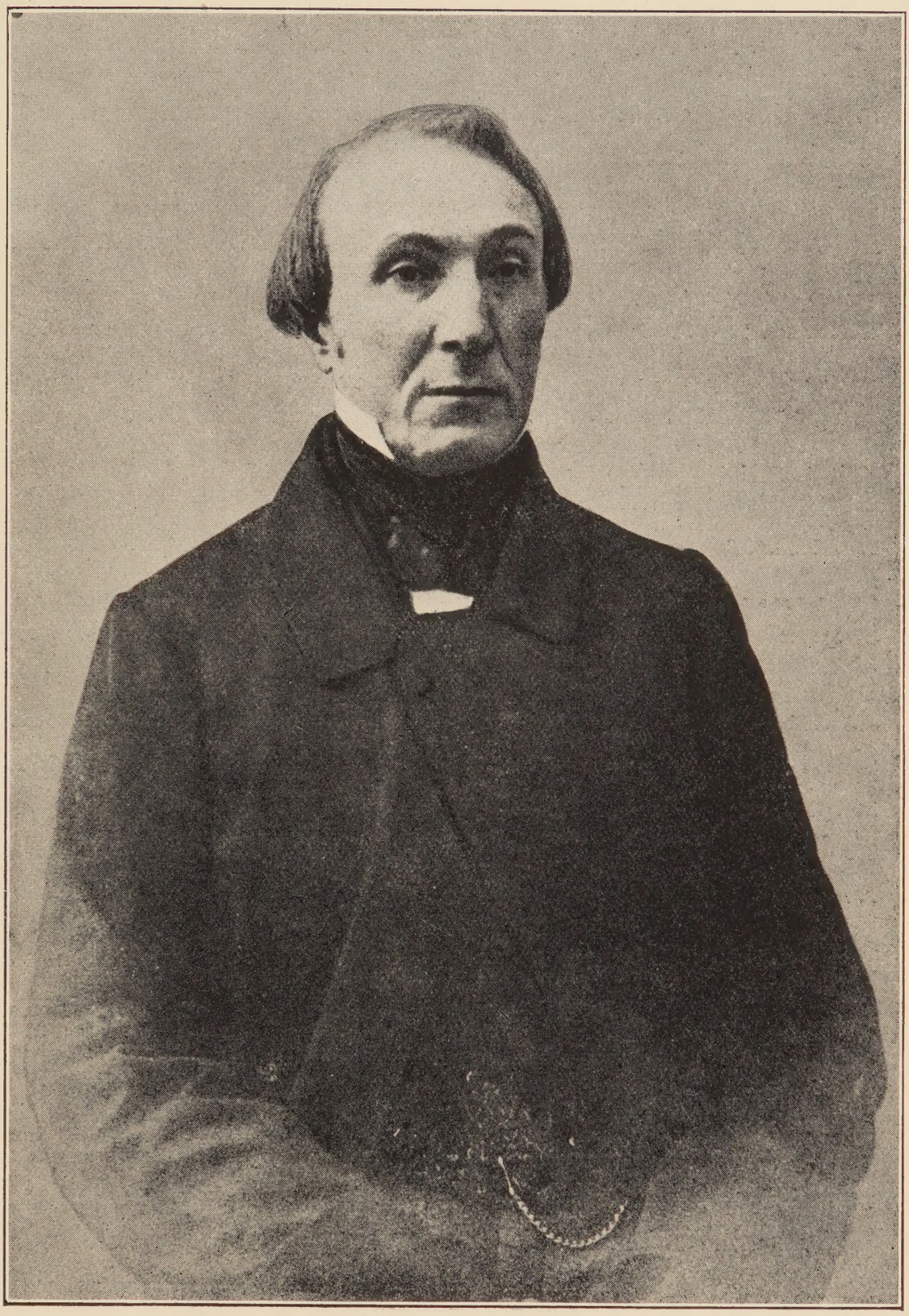

Fig. 70. — Ch. SÉDILLOT en 1872
au moment de son entrée à l'Académie des Sciences.

ans entre ces deux hommes, cependant si dissemblables à bien des points de vue. Ces lettres constituent (fonds Juliette Dodu) un document historique précieux. Il semble, en revanche, que Sédillot, fidèle à ses amitiés et tenace dans ses rancunes, n'ait pas eu avec Malgaigne [1] des rapports spécialement amicaux.

Il est difficile de savoir ce qui se passa entre eux, mais toujours est-il que dans les notes inédites que nous avons eu à notre disposition, dans son journal de Campagne en Pologne, où Malgaigne dirigeait une ambulance voisine de la sienne, il ne fait jamais allusion à son camarade, ni en bien, ni en mal ; ce qui est plus pénible il l'ignore. Plus tard leurs discussions d'ordre scientifique ne gardèrent pas toujours le calme qui convient aux débats académiques.

Agrégé à 31 ans, professeur au Val-de-Grâce, il y a tout lieu de croire qu'à l'exemple de son concurrent à l'agrégation, Sédillot ait songé à quitter l'armée. En Mars 1836, il pose sa candidature à la chaire de clinique laissée vacante par la mort de Dupuytren.

Dans sa thèse sur les *Ampulations dans la contiguité* ou la *continuité des membres,* il déclarait sans ambage que lorsque l'on devait sacrifier la partie supérieure du pied, il valait mieux recourir à l'amputation des cinq métatarsiens sur une même ligne et dans leur longueur, que de pratiquer la désarticulation tarso-métatarsienne, et qu'il ne pouvait partager l'opinion de Lisfranc qui pensait que l'action de la scie, ébranlant les articulations voisines, devrait faire rejeter une semblable opération et lui faire préférer celle qu'il avait décrite. Au point de vue technique, Sédillot avait peut-être raison, mais il commettait une lourde faute tactique. Lisfranc, dont il critiquait amèrement le procédé, était membre du jury, ce qui constituait sur le candidat une grosse supériorité. Il ne fut pas nommé. Nous dirons simplement avec le recul des années que Sédillot n'échoua au concours, que parce qu'il n'avait

(1) Malgaigne, chirurgien humaniste, et d'autre part très grand chirurgien, paraît avoir eu un bien mauvais caractère. C'est à ce concours de 1835, qu'appelé à argumenter la thèse d'un de ses concurrents, il concluait en disant : Il y a, Monsieur, dans votre travail, des choses qui sont bonnes et qui sont nouvelles ; mais les choses qui sont bonnes ne sont pas nouvelles, et celles qui sont nouvelles ne sont pas bonnes...

que quelques mois d'agrégation et que Sanson, qui était son aîné de quinze ans, fit de brillantes épreuves.

Il y a, à la suite de ce concours malheureux, quelques mois de fléchissement dans l'activité chirurgicale du jeune professeur du Val-de-Grâce. La vieille et glorieuse maison de la rue Saint-Jacques est toute entière intoxiquée par l'enseignement de Broussais et de Gama que ne peut admettre son cerveau épris des réalités objectives. Il demande à partir à l'armée d'Afrique, et l'année 1831 le retrouve devant Constantine où il dirige une ambulance voisine de celle de Baudens.

Ces deux chirurgiens militaires ont laissé l'un et l'autre de cette expédition un récit vivant et plein d'intérêt qui constitue un document précieux pour l'étude de l'histoire des guerres d'Afrique. Dans ces notes, après avoir rendu à diverses reprises hommage aux travaux de Maillot,(1) qui en préconisant l'emploi du sulfate de quinine, a permis la conquête de l'Algérie, il adjure ses camarades de l'armée de ne pas fonder leur autorité seulement sur leur rang, mais aussi sur les connaissances acquises, la sûreté du diagnostic et l'habileté de l'exécution qui permettent à un chef de s'imposer à ceux qui doivent le seconder.

Sédillot avait trente-trois ans, il était au début de sa carrière quand il écrivait que les officiers du service de santé devaient rester disciplinés, certes, mais demeurer plus soumis aux idées scientifiques, qu'à une hiérarchie stricte. Cette belle indépendance d'esprit ne lui amena pas que des amis, et à son retour d'Afrique il fut assez fraîchement reçu au Val-de-Grâce, si nous nous rapportons au contenu d'une lettre qu'il adressa alors à son ami Hippolyte Larrey, le confident des jours gris et des jours clairs, où il précise son état d'âme et les discussions qu'il eut avec le médecin-major Judas, qui comprenait mal qu'un chirurgien put s'occuper d'autre chose que de chirurgie. Quoiqu'il en soit, rentré au Val-de-Grâce en 1838, il se remet au travail. En Janvier 1839, il épouse

(1) Maillot - né à Briey en 1804, mort à Paris en 1894 - Fait ses études à Metz, entre à l'Hôpital d'instruction de cette ville quatre ans avant Sédillot - Sert en Algérie en 1834, ou il utilise le sulfate de quinine - Professeur au Val-de-Grâce en 1850. L'hôpital militaire du Dey à Alger porte son nom.

Mademoiselle Pelletier, la fille du chimiste qui s'est illustré par la découverte du sulfate de quinine et dont la statue, associée à celle de Caventou, son collaborateur, perpétue la mémoire, en un groupe très académique, tout en haut du boulevard Saint-Michel.

Si l'on s'en rapporte au pastel que j'ai vu chez son petit-fils, Mademoiselle Pelletier était idéalement belle.

Trois fils naquirent de cette union, qui servirent dans les armées de France ; le troisième, après avoir été un soldat valeureux, devint receveur des Finances ; c'est chez lui que mourut en 1883, Charles Sédillot.

Je ne crois pas que le ménage du maître de Strasbourg fut absolument sans nuages. Madame Sédillot était belle. Elle aimait ce qu'on est convenu d'appeler le monde et ses joies légères. Le chirurgien avait au cœur l'amour du travail, et des satisfactions sans mélange et sans lendemains amers que donnent les études scientifiques. Il travaillait sans relâche et sans arrêt, et ne sut toujours cantonner son bonheur, aux cendres de son foyer.

A la mort de Richerand, il s'était présenté en 1839 à la chaire de médecine opératoire et avait échoué.

Deux années plus tard, Bégin quitte Strasbourg, pour prendre la succession de Gama comme directeur du Val-de-Grâce. Deux chaires sont vacantes, celle de clinique et celle de pathologie externe. Sédillot est nommé en même temps que Rigaud, chirurgien des Hôpitaux de Paris, qui fut plus tard un des membres fondateurs de la Société de Chirurgie. Paris perdait un homme qui aurait été un chef d'Ecole, la médecine militaire le gardait et Strasbourg acquit alors avec lui un maître incontesté. C'est là où il donna le meilleur de lui-même. Professeur de clinique chirurgicale, chirurgien de l'hôpital militaire, en 1841, à 37 ans, en pleine vigueur physique et intellectuelle, sa vie va être intimement liée à celle de la vieille Faculté des marches de l'Est, et son labeur fécond va contribuer au rayonnement intellectuel de cette dernière qui fut considérable dans la période de trente années qui s'étend de 1840 à 1870.

Un normalien de 26 ans, professeur adjoint à la Faculté des Sciences, devait quelques années plus tard, 1849, y publier un travail dont le titre était le suivant : « *Recherches sur les relations qui peuvent exister entre la forme cristalline, la composition chimique et le sens du pouvoir rotatoire* ». Pasteur faisait pour la première fois intervenir dans ses expériences un élément vivant.

Le médecin major Villemin,[1] détaché du 7e régiment d'artillerie en garnison à Strasbourg, comme répétiteur du Service de Santé, publiait à la même époque un court mémoire de 94 pages intitulé : « *Du tubercule au point de vue de son siège, de son évolution et de sa nature* ». La découverte de la contagiosité et de l'inoculabilité de la tuberculose était toute entière contenue dans ce travail.

Malgré ses titres précis, Sédillot n'arrivait pas dans cette vieille Faculté dans une ambiance qui lui fut entièrement sympathique. L'agrégé de Paris, transplanté dans un milieu fermement régionaliste, ne vit pas s'ouvrir devant lui que des portes amies. Il sut s'imposer par sa valeur. Il était du reste conscient de cette dernière, et puis il avait fait la guerre, la Pologne et l'Algérie... Il semble bien que les gens qui ont vu la mort proche d'eux, soient disposés à passer sur bien des contingences qui apparaissent comme redoutables à ceux qui ont borné leur horizon aux arbres de leur jardin.

Il regardait les choses et les gens en face et n'utilisait pas les voies transversales. En présence des difficultés réelles il sut toujours pour le plus grand bien de ses malades et l'honneur de la Faculté, imposer sa ferme volonté. Clinicien brillant, opérateur hors pair, chirurgien propre, aseptique, ses succès furent immédiats et nombreux. D'une indépendance de caractère peu commune, il n'eut pas que des amis ; mais n'est-ce pas le propre des novateurs hardis, des amants passionnés de la vérité que de connaître les bienfaits de l'inimitié quelquefois singulièrement plus féconde que l'indifférence ou les tièdes sympathies.

---

(1) Villemin - Né dans les Vosges à Picy en 1827, mort à Paris en 1892 - Elève puis surveillant à l'hôpital militaire de Strasbourg - Médecin inspecteur en 1885 - Membre de l'Académie de Médecine en 1874 - Cet homme modeste est une des plus belles figures de la médecine - Son buste est au Val-de-Grâce, tout proche de l'encombrante statue de Broussais- Son nom a été donné à un des hôpitaux du Couvernement militaire de Paris.

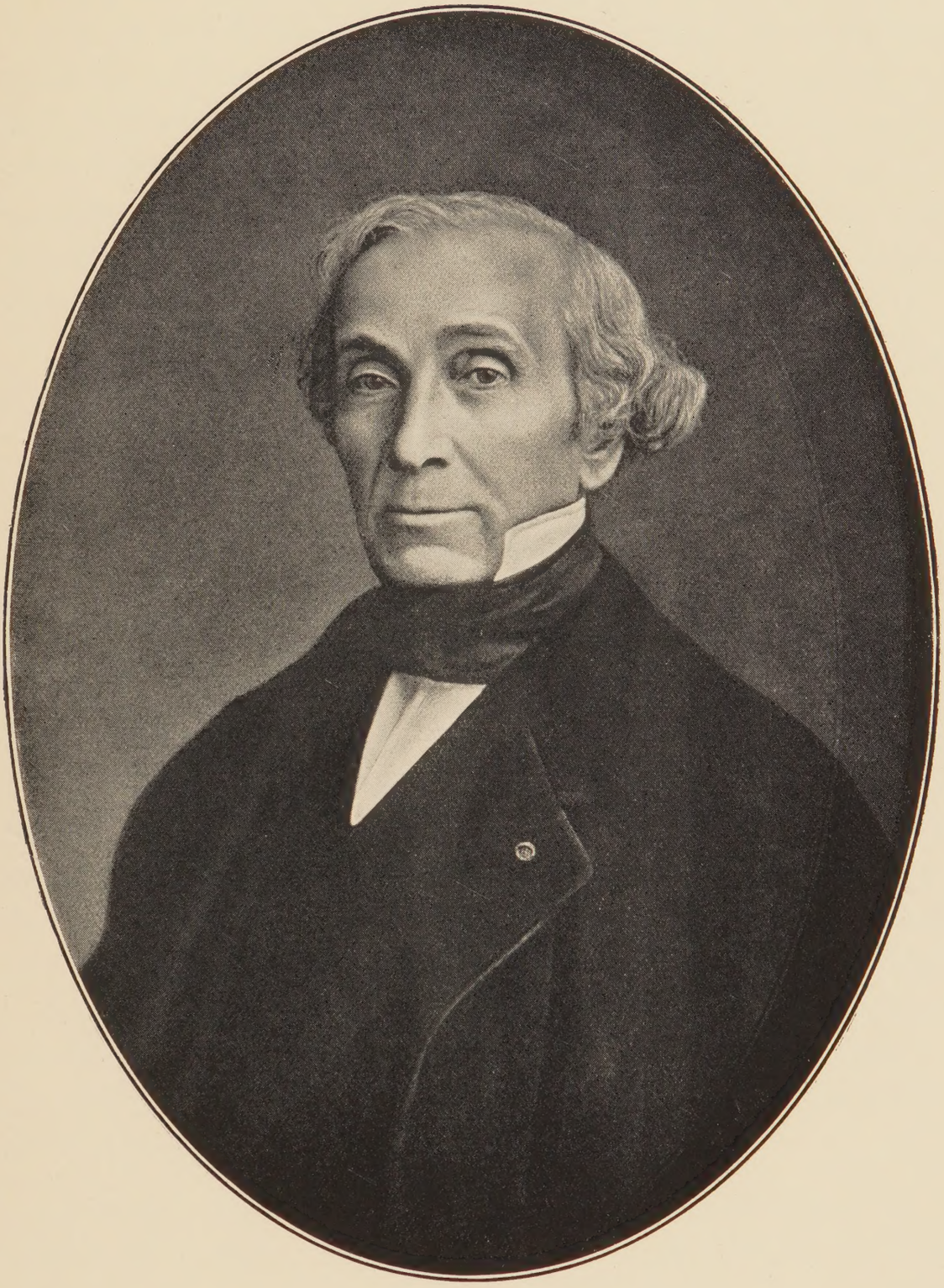

Fig. 71. — Ch. SÉDILLOT en 1878
au soir de sa vie, où il fut le défenseur de Pasteur.

Ses travaux sur l'anesthésie restent remarquables. Si son axiome, le chloroforme pur et bien donné ne tue jamais, est faux, il n'en est pas moins vrai qu'il établit les règles de l'anesthésie générale suivant une formule qui n'a pas varié depuis 80 ans Ses études sur les luxations, sa chirurgie prothétique n'ont que peu vieilli. Il pratiqua, le premier en France, la gastrostomie et en règla la technique. On voit décrit dans sa médecine opératoire, nombre de procédés qu'on retrouve sous d'autres noms que le sien, dans des ouvrages plus récents.

Il fut un chirurgien heureux et il a vécu une belle période de l'histoire de la chirurgie.

Sédillot opère, esprit lucide et clair, il sait pourquoi il intervient, les malades ont été soigneusement examinés et l'observation clinique, que va contrôler l'acte opératoire, n'est-elle pas une forme tangible de la médecine expérimentale. Les guérisons se succèdent avec rapidité dans le service du chirurgien qui intervenait avec une simplicité technique extrême. Le douloureux cortège des misérables, des créatures abandonnées du destin se pressait aux portes du vieil hôpital qui attendait la décision du maître, lourde d'espoir. Il excellait dans les opérations de prothèse faciale, rhinoplastie, palatoplastie, dont les résultats immédiatement tangibles produisaient une impression profonde. Au seuil de 1846, c'est l'anesthésie générale : non seulement on guérissait à la clinique de Strasbourg mais la douleur y était bannie, les spectacles barbares, les visions d'horreur et de souffrance disparaissaient dans le lointain brumeux du passé, le chirurgien vraiment était un demiurge, il guérissait et avait supprimé la douleur.

Nommé médecin-inspecteur en 1869, commandeur de la Légion d'Honneur, il quitte l'armée le 7 Janvier de la même année.

Dans une lettre qu'il adresse à Larrey, il se déclare heureux de pouvoir sans préoccupation hiérarchique ou disciplinaire se consacrer à la chirurgie. Quelques mois plus tard il publiait un important mémoire sur la trépanation.

C'est surtout pendant cette période active de sa vie chirurgicale, de 1850 à 1870, que nous retrouvons toute une correspondance de Sédillot à Larrey qui présente un intérêt très réel.

Hippolyte Larrey, fils de Dominique Larrey, héritier d'un nom illustre et difficile à porter, et qui fit une brillante carrière militaire, était un homme méthodique qui classait toutes ses lettres; celles-ci furent léguées au Val-de-Grâce à la mort de Juliette Dodu, sa fille adoptive.

Fils de la belle Elisabeth de Laville, la douce compagne du rude Dominique Larrey, le baron Hippolyte Larrey, homme considérable avait été le chirurgien de Napoléon III.

Dès 1865, l'Empereur présentait des troubles urinaires et Larrey écrit à Sédillot pour lui demander conseil. Nous reproduisons ci-contre la réponse du maître de Strasbourg.

Il est bien difficile d'apporter une claire certitude dans la recherche de la vérité historique. On a épilogué à l'infini sur la maladie du douloureux vaincu de Sedan. Peut-être était-il atteint, comme le pense Sédillot, d'un rétrécissement de l'urètre; en tout cas il présentait déjà une vessie infectée quelques années avant la guerre.

La consultation du 1er juillet 1870 entre Nélaton, Sée, Ricord et Fauvel, parait avoir confirmé le diagnostic de calcul. C'est en janvier 1873 qu'il succombera à Chislehurst, le lendemain d'une tentative de lithotritie faite par Sir Henry Thomson.

Après avoir donné ses soins à nos blessés à Haguenau en 1870, Sédillot rentre à Strasbourg, désemparé. Après la guerre il ne voulut pas accepter l'hospitalité fraternelle de la Faculté de Nancy, il vint habiter Paris et cet homme à la prodigieuse activité n'opéra plus jamais.

Membre de l'Académie de Médecine depuis quelques années il fut nommé membre de l'Académie des Sciences en 1872, ce qu'il avait beaucoup désiré. Il continua à travailler, présenta une édition nouvelle de ses cliniques et de sa Médecine opératoire et publia un livre bien curieux intitulé: « *Du Relèvement de la France* » qui contient un grand nombre d'idées originales.

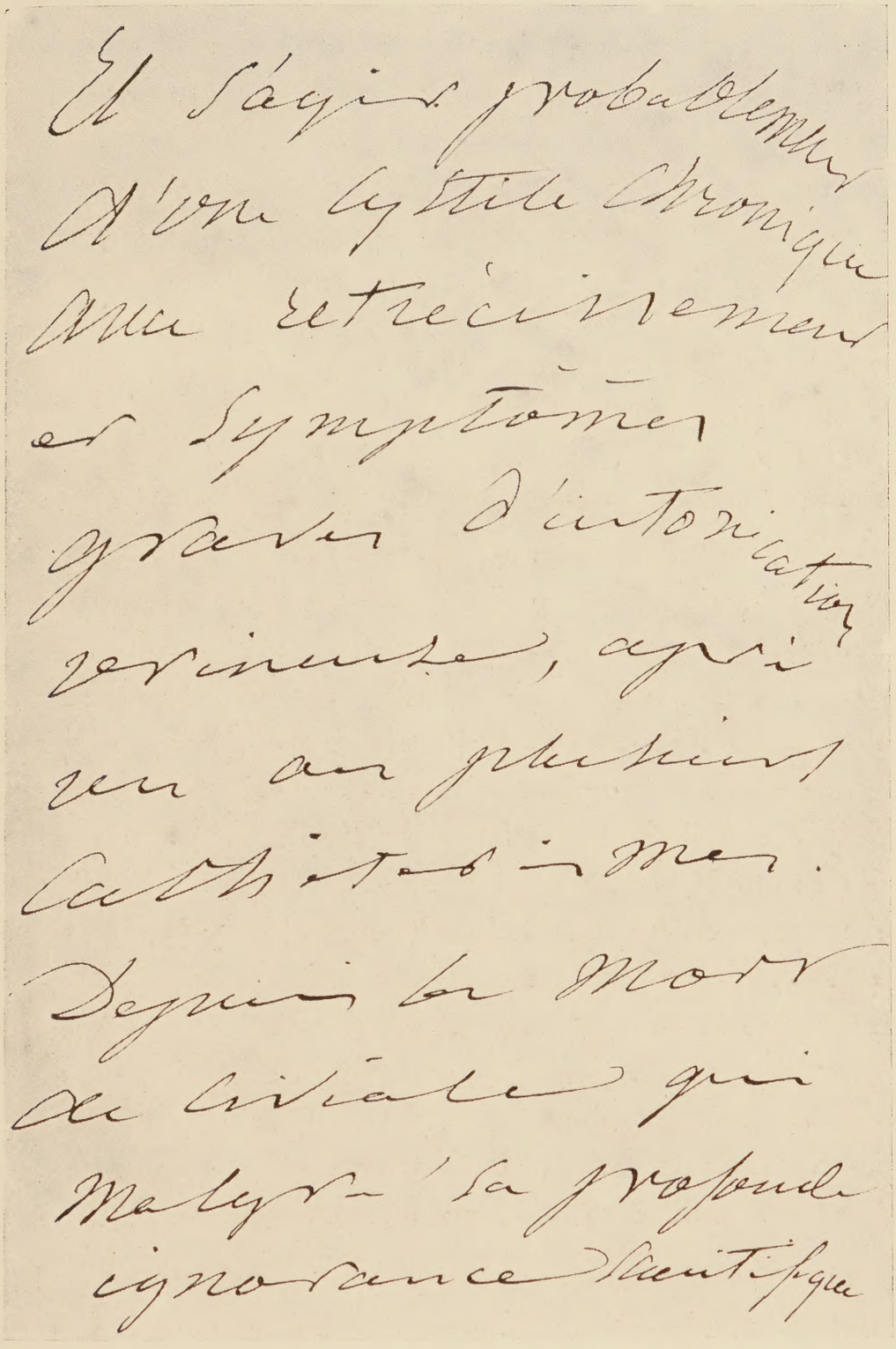

Fig. 72. — Fragment d'une lettre adressée au baron Hippolyte Larrey par SÉDILLOT, au sujet de la maladie de Napoléon III.

(Fonds Juliette Dodu - Archives du Val-de-Grâce)

Mais à cette période de sa vie son grand mérite est d'avoir été un des défenseurs de Pasteur devant les cénacles académiques, qui accueillaient les découvertes immortelles de ce dernier avec un enthousiasme très relatif.

Les vérités les plus claires ont quelquefois bien du mal à apparaître à la lumière, et quand avec le recul du passé, dans le calme et l'apaisement des passions éteintes, on relit les discussions qu'entrainèrent les communications de Pasteur devant les tribunes médicales, on est amené à reconnaître qu'elles ne sont pas toujours à l'honneur des savants officiellement consacrés par les pompes académiques. Cet accueil exempt d'énthousiasme ne fut pas du reste réservé au seul Pasteur. Le jour ou Villemin, modeste médecin militaire à Strasbourg, dont on ignorait le nom et les travaux, vint devant l'Académie de médecine présenter son premier mémoire sur la spécificité de la tuberculose, il ne s'en fallut de peu qu'on ne le traitât comme un perturbateur de l'ordre médical rapporte Vallery-Radot. Idée de spécificité, idée funeste, disait Pidoux qui, dans son habit bleu à boutons d'or, et drapé dans sa réputation presque aussi grande à Paris qu'aux Eaux Bonnes, apparaissait dans son costume et dans son langage, comme un représentant de la médecine traditionnelle.

La tuberculose proclamait-il, mais n'est-ce pas l'aboutissant d'une foule de causes diverses, internes et externes, et non le fruit d'un agent spécifique toujours le même. Appliquer ces doctrines aux maladies chroniques, nous condamne à la recherche de remèdes spécifiques ou de vaccins et tout progrès est arrêté. La spécificité immobilise la médecine. Davaine fut accueilli avec un enthousiasme égal, le jour où parlant des travaux de Pasteur, sur le ferment butyrique il rapprocha le rôle de ce dernier, de celui de certains parasites visibles sous le microscope et qu'il avait trouvés dans le sang d'animaux morts du charbon. Chassaignac, dont le nom restera attaché à l'histoire du drainage chirurgical, et qui du reste, sans se rendre compte du rôle bienfaisant de son geste, badigeonnait la peau de ses opérés avec une solution de nitrate d'argent, stigmatisait cette chirurgie de laboratoire, qui,

disait-il, faisait périr beaucoup d'animaux et sauvait très peu d'hommes; il ajoutait, afin de marquer la distance entre les expérimentateurs et les praticiens, et de rappeler à la modestie, ceux qui pouvaient être tentés de proclamer trop vite une découverte, qu'il fallait bien savoir que tout ce qui sort du laboratoire devait être circonspect, modeste, réservé tant que la découverte n'avait pas reçu la sanction des longues et patientes recherches des cliniciens. Il terminait en proclamant qu'il serait vraiment trop facile de tout ramener dans la pathologie à une piqûre d'aiguille et à une goutte de sang sous le microscope.

A l'Académie, on répondait aux preuves expérimentales par d'harmonieuses périodes oratoires, et Piorry, clinicien solennel qui portait le poids de sa réputation pour en paraître certains jours comme accablé, trouvait aux expériences de Villemin une explication très simple. La matière tuberculeuse, déclarait-il, mais n'est-ce pas autre chose que le pus qui a subi des modifications nombreuses et variées... Et voilà pourquoi votre fille est muette.

Et cependant quelle évolution formidable et rapide devait être celle de la chirurgie après les intuitions méconnues d'Holmès et de Semmelweis, celles du médecin landais Hameau, les recherches de Davaine, les découvertes de Pasteur, qui élu à l'Académie à une seule voix de majorité, devait se préparer à de rudes batailles.

Il y avait eu certainement, à Strasbourg, des relations officielles entre le recteur de l'Académie, Laurent, arrivé en 1849, dont Pasteur avait épousé la fille, et le professeur de clinique qui depuis dix ans était l'homme le plus en vue de la Faculté ; mais il semble que ces relations se bornent là. Le séjour de Pasteur à Strasbourg ne dura du reste que quelques années, puisqu'en 1854 il était nommé professeur, puis doyen de la Faculté de Lille. C'est beaucoup plus tard, en 1878, à Paris, que le vieux maître, auréolé de lauriers académiques, lut à l'Académie des Sciences une note intitulée : « *De l'Influence des travaux de monsieur Pasteur sur les progrès de la Chirurgie* ». Dans ses communications antérieures, Pasteur avait prévu les règles, qui depuis sont restées immuables, de l'antisepsie et de l'asepsie, mais l'exposé de ces faits éclatants rencontrait des

incrédules, des aveugles qui ne voulaient pas voir. En revanche, s'il avait des adversaires irréductibles, le maître avait rallié à sa doctrine ceux qui avaient au cœur l'amour de la vérité et l'horreur des paroles vaines. Sédillot était de ceux-là. Le 11 Mars 1878, c'est-à-dire quelques jours avant la communication cruciale de Pasteur, Joubert et Chamberland, ce vieillard de 76 ans plein d'un enthousiasme juvénile, prévoit la transformation considérable que vont produire les recherches nouvelles dans l'évolution de la chirurgie. Les organismes décrits par monsieur Pasteur portent, dit-il, différents noms, microzoaires, microphytes, microgènes, micrococci, microzymas, bactéridies, vibrions, qui devaient être en partie réformés.

Le mot microbe μικρος, petit βιος, vie ayant l'avantage d'être plus court, d'une signification plus générale, et mon ami M. Littré, le linguiste de France le plus compétent l'ayant approuvé, nous l'adoptons. La démonstration des microbes et de leur rôle, dont l'Académie a été le juge et le témoin, a jeté une vive lumière dans les obscurités où s'égarait la chirurgie.

L'enthousiasme de cet homme a vraiment un caractère grandiose. Au soir de la vie, au moment où le vieillard sent se rapprocher chaque jour l'heure marquée par le destin, il avait conservé sa foi dans la science et l'enthousiasme de sa jeunesse ardente. Cela a véritablement un caractère de grandeur qui dépasse l'humanité moyenne.

Pasteur en pleine vigueur intellectuelle (il avait alors 56 ans) fut profondément touché des marques d'attachement que lui prodiguait Sédillot, d'autant plus que la critique n'avait pas désarmée, et que Colin, d'Alfort, ne cessait à l'Académie de le harceler de ses objections acerbes, et qu'à la Société de Chirurgie, on vantait encore les bienfaits du cataplasme et du cérat. Il lui adressa à la suite de cette communication la lettre que nous reproduisons.

Paris, ce 19 mai 1881.

« Cher et illustre Maître,

« Voulez-vous bien me permettre de publier (et de dire que c'est avec votre autorisation que je le fais) la lettre par la quelle M. Littré a approuvé

le mot de *microbe*, proposé par vous ; afin de faire taire les scrupules plus ou moins intéressés de certaines personnes.

« Veuillez agréer, avec les souhaits que je forme ainsi que tous vos confrères, pour le rétablissement de votre santé, l'hommage de mon respect le plus profond et le plus affectueux. »

L. PASTEUR.

P.-S. J'ai conservé la copie de la dite lettre. Pas n'est besoin que vous la recherchiez.

En 1880, Sédillot présente une première hémorragie cérébrale qui détermine une hémiplégie ; il devait faire une communication à l'Académie des Sciences sur la médecine hippocratique, travail qu'il avait commencé depuis longtemps et qu'il venait d'achever. Amélioré au bout de quelques semaines, il écrit à son ami Larrey en le priant de le remplacer à la séance de l'Institut et de présenter sa communication en son nom. Cette lettre douloureuse, malhabile, aux caractères hachés, imprécis, écrite probablement de la main gauche, est la dernière du fonds Larrey. (Val-de-Grâce).

Dans le même temps, Littré achevait dans sa maison du 44 de la rue d'Assas, une vie douloureuse, dont les souffrances incessantes n'étaient calmées que par le travail.

Ces deux grands humanistes eurent une attitude devant la douleur qui dépasse de loin les gestes des stoïciens.

Charles-Emmanuel Sédillot mourut en 1883 chez son fils à Sainte-Menehould. Il repose au cimetière Montparnasse.

Sa vie peut être donnée en exemple à ceux qui pensent que le véritable bonheur consiste dans le travail et la recherche inlassée de la vérité.

J. de FOURMESTRAUX.

Le Gérant: H. RICHARD. X-1933 H. RICHARD, 161, RUE VENDÔME, LYON

VNDE VENIANT
MALA CORPORIS ET
QVOMODO EVANESCANT
EX·LIBRIS
Henry-Ambré